

De la variation lexicale vers l'imagologie du christianisme chez les personnages africains

Cas de *Le Pauvre Christ de Bomba de Mongo Beti* et *La Croix du cœur* de Charly Gabriel Mbock

From Lexical Variation Towards the Imagology of Christianity in African Characters

Case of *Le Pauvre Christ de Bomba* by Mongo Beti and *La Croix du cœur* by Charly Gabriel Mbock

Gaëtan Guetchuechi *1

*1 Auteur correspondant, Faculté des Arts, Lettres et Sciences humaines, Université de Yaoundé I (Cameroun) ; guetch2@gmail.com

Date de soumission : 23.10.2020 - Date d'acceptation : 09.11.2020 - Date de publication : 10.01.2021

Résumé — Le propos suivant analyse la part de l'imaginaire religieux des personnages de deux proses romanesques camerounaises : *Le Pauvre Christ de Bomba* de Mongo Beti et *La Croix du cœur* de Charly Gabriel Mbock. Le constat qui a présidé à cette étude est la différence des sentiments des Africains devant l'Église ; tantôt l'adoptant, tantôt le repoussant. Il résout le problème de la nature du lexique et du langage du colonisé « assimilé » vis-à-vis du christianisme. Précisément, le vocabulaire est-il uniforme dans les deux cas ? L'hypothèse centrale postule que le langage du subsaharien fictionnalisé par le romancier au sujet du christianisme varie entre le péjoratif et le mélioratif. Le résultat principal est que, dans la sphère francophone, l'usage de la langue française par le négro-africain au sujet des artefacts de la culture occidentale, ici la religion, se module au gré de son adhésion ou non à celle-ci. Il s'avère donc important, dans les relations politiques, économiques et surtout culturelles qu'une horizontalité soit enrichie afin de favoriser un cosmopolitisme bénéfique au monde francophone.

Mots-clés : christianisme, imagologie, phobie, philie, négro-africain, langue française.

Abstract — This work is analyzing the part of the character's religious imaginary of two Cameroonian novels: *Le Pauvre Christ de Bomba* de Mongo Beti et *La Croix du cœur* de Charly Gabriel Mbock. The observation which brings us to engage that study is the difference of the sentiments over the Africans as far as the Christianity is concerned, sometimes adopted and sometimes rejected. It is resolving the semantic aspects of the vocabulary of the colonized "assimilated" in front of the Christianity. Precisely, is this vocabulary uniformed in both cases? The hypothesis assume that there is a variation between the pejorative and good perspective. The result is that, inside the francophone sphere, the Negroafrican use of the French talking about the artefacts of the occidental culture, religion in this case, is adjusting itself to the according to her enrolment or not. Consequently, it is important that, because of the political, economic and particularly cultural relations that a horizontality should be used in order to enrich the cosmopolitanism so beneficial to the francophone area.

Keywords: *Christianity, Imagology, Phobie, Philie, Negro-African, French.*

Introduction

L'ire et/ou la sympathie. Voilà les deux sentiments qui caractérisent généralement un individu lorsqu'il est en face d'un étranger. La colonisation française au Cameroun a drainé avec elle divers éléments terreux de controverses. Il s'agit de la langue française, de l'administration indirecte et du christianisme entre autres. Le discours de l'Africain dans la langue française, tantôt adopte ses nouvelles civilisations tantôt les nie. La production littéraire endogène est de l'ordre de ce discours. *Le Pauvre Christ de Bomba*¹ de Mongo Beti et *La Croix du cœur* de Charly Gabriel Mbock présentent des relations ambiguës entre le négro-africain et le christianisme via le vocabulaire de la prose romanesque. Il se pose le problème de la nature du lexique à propos des sentiments d'antipathie et de sympathie du christianisme par les Africains. Précisément, le vocabulaire est-il uniforme dans les deux cas ? L'hypothèse centrale postule que le langage narratif du subsaharien fictionnalisé au sujet du christianisme varie entre le péjoratif et le mélioratif. L'analyse s'attachera à l'éclairage de la littérature comparée, en l'occurrence de l'*imagologie* de Daniel Henri Pageaux dans certains de ses concepts : la *Phobie* et la *Philie*. Il la conçoit comme

« un modèle symbolique qui confère à l'œuvre sa cohérence et sa possible réception. Par modèle symbolique, nous entendons soit, dans le cas de l'image, les attitudes fondamentales à partir desquelles une image de l'étranger peut s'écrire (phobie, manie, philie, et une quatrième attitude qui peut être retenue dans certains cas) (cf. le Précis, 1989 : 152 ou La littérature générale et comparée, 1944 : 71) ; soit une utilisation pleine, entière de la rhétorique dont les figures seraient à lire comme de véritables lieux (topoi), des situations imaginaires » (Pageaux, 1995, p. 136).

Accessoirement il sera question de se servir également de l'intertextualité. Le propos s'articulera sur trois principaux axes : l'apparition systématique du motif chrétien dans/autour du récit, le langage du rejet du christianisme et celui de la sympathie envers lui.

1. De l'apparition systématique du motif chrétien

Le motif chrétien réfère à tout élément, mot, thème, pratique, noms propres et autre modalité d'écriture qui traduit en substance l'idée de ce qui est lié au christianisme.

1.1. Construction paratextuelle et isotopie chrétienne

Le paratexte est l'ensemble des éléments qui escortent un texte, dans une optique plus spécialisée et *génétique*, il s'agit de « l'ensemble des éléments entourant un texte et qui fournissent une série d'informations ». Il divise la notion en deux catégories distinctes notamment, l'épitéxte (*critiques, entretien avec l'auteur...*) et le périexpte (*titre, préface, postface, épigraphe, dédicace, ...*). Il définit lui-même le paratexte en ces termes :

« Le paratexte est donc pour nous ce par quoi un texte se fait livre et se propose comme tel à ses lecteurs, et plus généralement au public. Plus que d'une limite ou d'une frontière, il s'agit ici d'un seuil ou [...] d'un "vestibule" qui offre à tout un chacun la possibilité d'entrer ou de rebrousser chemin » (Genette, 1987, p. 07).

¹ On utilisera LPCB pour *Le Pauvre Christ de Bomba* et LCC pour *La Croix du cœur*.

Une kyrielle d'éléments participent, en effet, de la construction des paratextes à proprement parler. Genette est de ceux qui ont abordé cet aspect de l'étude de la littérature dans ses réflexions théoriques. Il énumère ici les aspects à prendre en charge dans une étude du paratexte :

« titre, sous-titre, intertitres ; préfaces, postfaces, avertissements, avant-propos, etc. ; notes marginales, infrapaginales, terminales ; épigraphes ; illustrations ; prière d'insérer, bande, jaquette, et bien d'autres types de signaux accessoires, autographes ou allographes, qui procurent au texte un entourage (variable) et parfois un commentaire, officiel ou officieux, dont le lecteur le plus puriste et le moins porté à l'érudition externe ne peut pas toujours disposer aussi facilement qu'il le voudrait et le prétend » (Genette, 1982) .

Ceux des éléments du paratexte à analyser sont les titres qui portent les contenus textuels. Par ce mécanisme, l'auteur établit d'emblée une sorte de contrat avec le lecteur en ceci que le paratexte trahit de quelque façon le lieu, l'action, le contexte de rédaction du livre, donc tend une perche au lecteur engagé dans une opération sémiotique d'une œuvre.

En ce qui concerne les titres, jetons un regard sur l'ensemble des publications des deux auteurs avant de nous arrêter sur les titres des textes de base. Si l'on convient avec Grivel qui « souligne la puissance du titre dans la mesure où l'autorité du texte se lit et se subit dès sa marque inaugurale » (Genette, 1982). Il est vrai que les titres consacrés par un auteur pour chapeauter son œuvre ne préfigurent pas de façon pavlovienne que le contenu textuel aborde dans le même paradigme thématique, spatial, temporel que celui proposé dans les titres. Cette assertion trouve invalidation avec notre corpus qui est de bout en bout porté par des artefacts tout droits sortis de l'univers chrétien. C'est ce que nous nous proposons de montrer ici.

Le motif chrétien est d'abord présent sur les seuils de la construction romanesque. Il s'agit plus précisément dans le cas d'espèce du paratexte titre de l'œuvre. Lequel est bâti pour se conformer aux isotopes en lien direct avec le christianisme, et du même coup participe de l'appropriation négro-africaine de la langue française à propos du rituel discursif relatif au religieux. Ce sont deux groupes nominaux qui sont énoncés par les deux romanciers pour ouvrir le chemin vers la compréhension de leurs textes. « *La croix du cœur* » pour Charly Gabriel Mbock est un groupe nominal. Il est constitué d'un noyau autour duquel gravite une constellation déterminative constituée d'un déterminant spécifique, l'article défini « la », d'un déterminant complémentaire en l'occurrence le complément du nom « cœur » introduit par l'article contracté « du ».

La détermination ainsi établie par l'article défini concourt à donner un effet de rationalité, de spécifique et de réalité au mot « croix ». L'idée sous-jacente via cette technique de précision et de détail dans la détermination est l'évocation de la croix, symbolique de la rédemption chez les chrétiens. Une symbolique d'ores et déjà connue par l'imaginaire religieux du lecteur francophone. Par le truchement de la détermination complémentaire portée par le complément de nom « du cœur », se peaufine en arrière-plan le rugueux, le difficile, ou encore la souffrance de l'Homme atteint en son essence physiologique, son cœur.

C'est le groupe nominal « *Le pauvre Christ de Bomba* » qui permet à Mongo Beti de construire le contrat de lecture entre lui et le lecteur, le titre de son deuxième roman. Sur le

seuil du roman, ce titre est comme celui de son compatriote constitué d'un noyau régissant une détermination diverse : « *Christ* », le romancier a choisi de déterminer un nom biblique. Il y a d'abord la détermination spécifique avec l'article défini « *le* ». En posture de déterminant complémentaire apparaissent deux éléments ; d'abord le complément du nom contenu dans « *de Bomba* », ce complément du nom participe à mieux spécifier, ce géographiquement, le territoire où se meut ce Christ. Il participe donc, pour l'amplifier à l'entreprise de spécification déjà engagée avec l'article « *le* ». L'adjectif qualificatif « *pauvre* » est l'autre déterminant qui s'attache syntaxiquement à « *Christ* » pour l'envoyer sur la pente sémantique du péjoratif. Il y a à ce niveau une forme de réécriture de l'expression « *Jésus Christ de Nazareth* » ; seulement, elle prend une coloration négative.

À l'analyse, il apparaît que les titres convoqués par les deux romanciers sont indicatifs de ce qu'ils sont englués dans un univers où tout leur imaginaire religieux est marqué par l'omniprésence du fait chrétien. Ce qui les emmène à faire recours de façon presque commune au même univers pour donner un titre à leurs productions, pour les chapeauter des motifs chrétiens. On se demande si le fil des narrations serait aussi empreint de la même isotopie.

1.2. La prose de la construction onomastique intertextuelle

L'isotopie du christianisme est poursuivie même à l'intérieur du corps romanesque par le détour d'une technique de construction et de caractérisation des personnages. Ce processus est remarquable au moment où le prosateur veut charger les actants de son univers romanesque d'éléments figuratifs efficaces : les personnages chrétiens y sont légion et font autorité et notoriété dans le processus de distribution des rôles tout au long des intrigues. Il va sans dire que la création romanesque chez ce duo de romanciers est empreinte d'une modalité créative marquée du sceau d'une obsession pour le christique.

Pour prendre le cas de *LPCB*, Mongo Béti, l'ancien élève du séminaire catholique n'a pas oublié les noms des Saints, les noms des apôtres, les versets les plus poignants, les noms des divinités. Ainsi toute une pléthore de tout cela pullule dans le tissu romanesque, il affirme sa grande connaissance de l'onomastique du pur catholicisme romain importé en Afrique par les colonisateurs. De ce point de vue, les personnages comme *Zacharie*, *Daniel*, *Michel*, *Mathieu*, *Jean* dans *Jean Bita* se distinguent par leur appartenance intertextuelle du fait que ces noms apparaissent autant dans la Bible et que dans l'œuvre romanesque.

Dans *LCC* de Charly Gabriel Mbock, on dénombre des personnages comme *Yacobina*, *Simun*, *Petro* qui sont également des intertextes bibliques dont l'impact sur la vie des autres personnages est très significatif.

Le processus d'évangélisation des Africains retient également l'attention des écrivains. Le traitement linguistique du rituel qui le caractérise est porté dans cette séance que nous rapporte le narrateur de *LCC* donnant la parole à un personnage. On l'entend dire :

« — Tu t'appelais Mbadi, m'a-t-on dit, commença le missionnaire. Je te libère de ce nom de païen, car tu es l'instrument choisi de Dieu. Tu quitteras ton père et ta mère pour servir le Seigneur. Voilà pourquoi, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, tu t'appelleras désormais Sakio » (*LCC* : p. 30).

À la suite du rituel, le candidat à la chrétienté reçoit en guise de conversion réelle un nouveau nom. Le nouvel appellatif ainsi constitué prouve à suffisance que le lexique

religieux est très important pour accéder à la pleine béatitude, les romanciers se chargeant de le faire savoir.

Par ailleurs, les autres éléments mythiques de l'univers biblique sont répercutés dans les productions littéraires. Il s'agit dans *LPCB* de la Vierge Marie, surtout lorsque Denis le narrateur décrit une femme qui serait « *belle comme une apparition de la Sainte Vierge des livres de messe illustrés* » (*LPCB* : p. 65), ou même encore de Dieu et de Satan repérables ici dans la bouche du jeune narrateur : « *Et nous verrions Sanga Boto, le suppôt de Satan, l'homme qui prétend travailler contre Dieu Tout puissant* » (*LPCB* : p. 89).

Dans *LCC*, Dieu de la Bible prend une autre appellation : *Jéhovah*. Entend-on un chrétien préciser : « *Dis à Béba Nuga que **Jéhovah** n'a pas de frère. C'est le **Dieu des dieux*** » (souligné par nous) (*LCC* : p. 59) ; comme quoi la divinité suprême chez les chrétiens a plusieurs noms et le roman en est un large écho.

On se rend compte que les auteurs ont à cœur, au moment de créer leurs personnages, une obsession de l'univers biblique en eux. On débouche donc sur une créativité littéraire qui puise abondamment dans le lexique de la Bible.

En revanche, il faut signaler que d'autres catégories religieuses d'émanation locale font leur apparition dans le traitement de l'isotopie religieuse dont sont tributaires les proses romanesques. De ce point de vue, il s'agit des personnages mythiques issus de l'oralité religieuse africaine. On aura dans cet ordre d'idées les Nyambe, Saango qui réfèrent dans les appellations africaines à Dieu le créateur. On entendra le narrateur donner la parole à un personnage noir dans *LCC* pour dire : « *Et avant Saangô, je priais Nyambe, que vous nommez **Jéhovah*** » (souligné par nous) (*LCC* : p. 55).

Il faut retenir que le corpus de notre étude porte en lui les traces de la conscience religieuse des auteurs. Cette conscience se décline dans le traitement littéraire par une diversification linguistique autant sur les seuils qu'à l'intérieur même des romans. *Le délire chrétien de ces romanciers, leur obsession pour le fait christique est-il symbolique de l'attachement ou pas à cette réalité ?*

2. Le traitement linguistique de la christianophobie

L'inféodation de l'action missionnaire à la poussée colonisatrice n'a fait qu'accentuer les craintes des Africains par rapport à cette nouvelle religion qui propose un royaume des cieux de vie éternelle faite de béatitudes et de bonheur absolu à la condition de se détacher des biens de la terre pour en bénéficier outre-tombe. Le clergé catholique n'avait pas que le cœur sur les enseignements de l'évangile mais faisaient un travail en sourdine au profit de la métropole. Ce n'est pas surprenant cette analyse de Tchoungang au sujet de la concomitance de la colonisation et du christianisme :

« *Cette concomitance a suscité chez quelques historiens et théologiens africains le soupçon plus ou moins justifié d'une étroite collaboration entre les deux projets, soupçon qui a suscité dans certains groupes des réactions identitaires, allant jusqu'au rejet du christianisme alors dit occidental* » (Tchoungang, 2010, p. 175-190) .

La peur de l'Autre, son rejet automatique, son exclusion de toutes les sphères, bref une attitude mentale de détestation de l'étranger est ce que Daniel Henri Pageaux a conceptualisé sous le terme *Phobie* (Pageaux, 1995). L'expression de ce rejet s'est faite sur

le plan lexical dans les narrations du corpus. Laquelle se décline dans un lexique de la religion locale et de celui de la diabolisation de la religion de l'Autre.

2.1. Le lexique de la religion endogène

Avant l'irruption des Occidentaux avec leur cargaison d'us et de coutumes, les Africains eux aussi beignaient dans des cultures, lesquelles octroyaient également des pouvoirs spéciaux à un être supérieur auquel tout le monde vouait un culte : *Dieu*. Le processus de colonisation a été donc une tentative plus ou moins réussie de déconstruire l'échafaudage des religions africaines. Le réveil, la résurgence ou le sursaut d'orgueil de celles-ci s'exprime dans le corpus romanesque en donnant lieu à une singularité lexico linguistique sur fond de rejet, de phobie du christianisme. Ainsi, surgit les figures de *Nyambe*, des devins africains sur le marché du rituel.

D'entrée de jeu, il importe de signaler ce constat d'un administrateur colonial dans *LPCB*, Vidal conversant avec le Père Drumont :

« — Ces braves gens ont bien adoré Dieu sans nous. Qu'importe, ils l'ont adoré à leur manière... en mangeant de l'homme, ou en dansant au clair de lune, ou en portant au cou des gris-gris d'écorce d'arbre » (*LPCB* : p. 197).

Cette reconnaissance est un élément qui augure des pratiques quotidiennes de rituels religieux africains qui traversent *LPCB* dont certains personnages sont le théâtre.

Au rang des pourfendeurs de la religion chrétienne figure un homme présenté suivant l'opinion du jeune narrateur comme étant un sorcier, un homme qui utilise un miroir pour résoudre les problèmes des siens. Il s'agit de Sanga Boto. Ce dernier draine derrière lui toute une horde de fidèles et de partisans comme le témoignent cette phrase : « *Que penseront les fidèles de Sanga Boto, les vaincus de ce matin ?* » (*LPCB* : p. 101). Bien de personnes ne croient qu'aux pratiques de ce sorcier auxquelles ils attachent foi. C'est le cas pour toute personne accusée injustement d'un forfait dans la cité, quoiqu'il soit chrétien, c'est le jugement de Sanga Boto qui fait foi dans la cité ; ainsi des gens se ruent chez lui comme le souligne cet acte d'un accusé : « *Pour se disculper, il était allé consulter un sorcier réputé* » (*LPCB* : p. 62).

Ce qui est constant au pays des Tala, c'est l'omniprésence de la figure de Sanga Boto avec son lot de pratiques rituelles qui opposent aux chrétiens une véritable religion parallèle voir une alternative spirituelle sérieuse d'où la cabale organisée contre lui par le prêtre catholique. Son aura est bien établie comme le narrateur nous le dit ici :

« *Sanga Boto, l'homme au miroir. Il y a trop longtemps qu'on entend parler de celui-là. C'est peut-être lui qui gâte le pays ainsi. Qu'est-ce que ce sorcier peut bien faire aux Tala pour les détourner ainsi du vrai Dieu ?* » (*LPCB* : p. 66).

Le rejet des Blancs et de leur religion atteint son paroxysme à travers cette prise de parole qui met à nu le fait que les acteurs de l'évangélisation soient persona non grata en Afrique est contenu dans cette prise de position d'un habitant du pays des Tala dans *LPCB* : « *Ils sont méchants, les Blancs, ils iront en enfer comme tous les hommes mauvais* » (*LPCB* : p. 80).

Charly Gabriel Mbock relaye la phobie de ses personnages contre le christianisme. Dans le village Song Mboua où vivent ses personnages règnent des devins, des marabouts et des prêtres traditionnels qui ont non seulement pignon sur rue auprès de leurs

congénères, mais exercent aussi une attirance sur ceux-ci. Le culte qu'on leur voue les emmène à se constituer défenseur des cultes des ancêtres ; lequel culte demande d'avoir la capacité de voir dans le monde invisible, celui des esprits. C'est pour cela que le narrateur nous rapporte ces attributs d'un d'entre eux :

« Mpèlè Ngok jouissait d'un don inné de prédiction qu'on ne retrouvait que chez les initiés de l'envergure de Béba Nuga » (LCC : p. 33).

C'est dire si Mpèlè Ngok fait office de prêtre sacrificateur pour cette religion locale.

Elle n'a pas développé seulement des acteurs, des outils particuliers accompagnent également sa ritualisation quotidienne. C'est la raison de ces questionnements du narrateur devant le risque d'étourdissement d'un habitant de Song Mboua en plein délire spirituel, lui qui menace de rallier le camp de l'adversaire chrétien nouveau venu :

« Et que va-t-il faire de ses reliques, de ses ossements ? Que fera-t-il de ses Calebasses et oignons magiques ? » (LCC : p. 34).

Un modus operandi ritualisé est mis sur pied pour accompagner les pratiques de cette relation aux dieux, aux esprits. Mpèlè Ngok retorque à un vis-à-vis :

« Si tu avais quatre yeux comme moi, et si, la nuit tu ne dormais pas une souche, tu verrais la scène que je te rapporte. Mon araignée divinatoire me l'a annoncé hier matin, et mes écailles de pangolin m'en ont donné confirmation » (LCC : 35).

Il opère au moyen de certains animaux et plantes bien connus de l'environnement à Song Mboua ; et tous n'ont pas la capacité de lire et comprendre le message des ancêtres à travers cette technique, seuls quelques appelés des esprits.

2.2. Le lexique de confrontation

Le refus de se soumettre à la religion chrétienne est manifeste à travers les attitudes physiques de certaines personnes. La rébellion. Ils sont prêts à en découdre, même via la brutalité, avec quiconque mettrait en danger leurs dispositifs culturels et partant religieux et culturels. Mongo Beti expose une scène qui démontre clairement la guerre des religions dans son œuvre. Le révérend père supérieur Drumont, arrivé à Evindi pendant sa longue pérégrination effectuée au pays des Tala, ne veut pas voir ni entendre les villageois de la contrée exécuter une danse traditionnelle. Il envoie d'abord son catéchiste pour leur demander de se taire, mais c'est d'un refus catégorique de ceux-ci s'opposent au désir du prêtre blanc. Le narrateur nous le fait savoir :

« Mathieu a déclaré au RPS, avec franchise, qu'à la fête les gens l'avaient brutalement envoyé promener » (LPCB : 73).

Le père Drumont décide de placer à la vitesse supérieure, cette fois pour provoquer l'ire du chef de ce village après s'être vu détruit les xylophones qui servaient d'instruments de musique. La séquence se présente ainsi :

« — Oh ! que se passe-t-il ? Que se passe-t-il donc ? Quel homme ose me porter la guerre jusque dans mon village ? Qui ose briser mes xylophones ? Que vais-je lui faire, je vous le demande ? Hein, que vais-je lui faire, à cet homme qui ose briser mes xylophones, cet homme qui vient troubler ma paix de ma maison ? je crois bien que je vais le tuer. Je ne doute plus maintenant que je vais le tuer... »

Tout en parlant, il marchait vers le R.P.S. qu'il avait déjà reconnu. Il marchait sur lui comme si réellement il allait le frapper » (LPCB : p. 77-78).

La guerre est aussi spirituelle. Le sorcier Sanga Boto est accusé d'avoir user des sortilèges pour provoquer le naufrage d'une pirogue ayant à son bord le R.P.S. Drumont. Celui-ci se présente comme l'ennemi de l'autre. Chacun étant en quête de fidèles dans la zone. Sanga Boto, lui, use des moyens ésotériques pour humilier le prêtre blanc et ainsi prouver sa supériorité et par là la notoriété et la légitimité des religions africaines sur le christianisme. Le narrateur Denis s'indigne de la situation après le naufrage en ces termes :

« — Mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas grave... Ouais ! pourvu que ce ne soit pas grave... Que pensera Sanga Boto ? Que dira-t-il ? Que penseront les fidèles de Sanga Boto, les vaincus de ce matin ?... Et quel effet aura tout cela sur nos chrétiens ? Pourvu qu'on aille pas raconter que Sanga Boto a jeté un sort sur le R.P.S. Mon Dieu, pourvu qu'on aille pas croire cela : ce serait désastreux... » (LPCB : 101).

La guerre risque de tourner au vinaigre pour les chrétiens, d'où ces inquiétudes du partisan du prêtre. En termes de pouvoirs mystiques et surnaturels, c'est Sanga Boto, donc l'Afrique traditionnelle qui l'emporte dans le cas d'espèce.

Refuser la religion chrétienne est aussi le cas des habitants de *Song Mboua* dans la trousse romanesque de Gabriel Mbock. Il y est exposé le cas du catéchiste *Sakio* accusé de nourrir des intentions d'infidélité envers une jeune fille de sa paroisse : *Malena*. Les populations de *Song Mboua* n'ont pas daigné faire confiance aux paroles du représentant du christianisme mais l'ont plutôt forcé à se soumettre à l'épreuve de la corde quoique païenne. Le catéchiste s'en indigne ainsi répondant à sa fille :

« — On parle de l'épreuve de la corde [...] C'est l'épreuve de la vérité, ma fille. Elle est plus terrible que l'épreuve de la hache, surtout pour un enfant comme toi. - Dois-je prendre part à cette pratique païenne ? » (LCC : p. 123).

Cette épreuve fait intervenir non pas des pasteurs, ni des prêtres ou autres diacres et catéchistes, mais est un rituel conduit par des devins, des féticheurs de la religion traditionnelle. L'un d'eux est nommé *Béba Nuga*, c'est à lui qu'est dévolu l'affaire de l'infidélité de *Sakio*. Le narrateur présente ses manœuvres :

« Béba Nuga multiplia les invocations dans l'espoir de lire enfin le message qu'il attendait des mânes. - Njel i...la ! la ! la ! Njel i. n'est-ce pas le chemin à suivre ? C'est bien le chemin à suivre ! Répondez, pères de la tribu, c'est moi, Béba Nuga, fils de Kop Likang qui vous interroge. Avant que la perdrix n'ait chanté, faites-moi savoir votre volonté » (LCC : p. 134).

On comprend aisément que les populations de ce village ont plus confiance à *Béba Nuga* qu'à la sincérité de leur catéchiste, y compris les fidèles chrétiens de ce dernier. D'où la subordination factuelle, actée et effective de la religion chrétienne vis-à-vis de la religion de *Song Mboua*, africaine.

La christianophobie se déploie sous la plume des auteurs du corpus sous deux aspects. Celui de la confrontation physique et de la rixe qui amplifie celui du refus culturel par l'affirmation de l'Afrique des religions. Le rejet de l'étranger n'est pourtant celui de tous.

3. Le traitement linguistique de la christianophilie

Le christianisme en Afrique connaît une extension croissante de manière à rallier de nombreux adeptes à sa cause. Il s'agit de ceux des Africains qui s'attachent de façon assez forte ou non aux mouvements chrétiens qui se démarquent sur le continent depuis la colonisation européenne. Le concept directeur de cette rubrique est la Philie qui apparaît avec Daniel Henri Pageaux. *C'est la tolérance, l'acceptation de la différence de l'Autre*. Nous allons l'explorer doublement, comme sympathie du christianisme et comme acte de syncrétisme interreligieux.

3.1. La sympathie

Cette sympathie de ces personnages envers Jésus-Christ qui passe par l'entremise de la soumission à ses "représentants" sur terre reprise dans l'œuvre se met en exergue avec un personnage narrateur dont la profondeur de l'attachement au christianisme s'affiche dès l'incipit du roman. L'adhérence à cette religion prend une proportion presque candide au point où il ne s'empêche de voir dans le R. P. S une sorte de Jésus-Christ venu en Afrique pour sauver les uns et les autres de l'obscurantisme spirituel. C'est ce que démontre cet exemple :

« Je pense qu'il n'y a pas blasphème... oh, non ! Je suis même rempli de joie en songeant que c'est peut-être la Providence, l'esprit Saint qui a chuchoté à l'oreille de mon père ce conseil : "Dis-leur donc que Jésus-Christ et le RPS, c'est tout un" » (LPCB : p. 11).

Le jeune Dénis, le narrateur choisi par Mongo Beti, exprime tout naïvement ce que pensent la plupart des chrétiens africains happés par la spirale évangélisatrice du colonialisme spirituel.

L'adhésion totale au christianisme est également visible chez C. Gabriel Mbock. Plusieurs des personnages dans le village *Song Mboua* ont fait acte de s'engager pour la nouvelle religion venue de très loin. Ils acceptent d'abord la religion, éprouvent de la sympathie pour elle et enfin se font enrôler parmi les fidèles pour devenir des convertis. C'est le cas d'une femme venue chez le catéchiste Sakio comme sa fille le révèle ici :

« Alors que lui-même, l'autre soir, je l'ai entendu. Ma mère n'était pas là. Une de ses nouvelles converties est venue le consulter » (LCC : p. 147).

La femme en question est effectivement déjà convertie par sympathie à la religion de Sakio.

3.2. Le syncrétisme religieux

Au sujet du syncrétisme, on peut retenir cette définition : « *Fusion de différents cultes ou de doctrines religieuses ; en parti, tentative de conciliation des différentes croyances en une nouvelle qui en ferait la synthèse* » – c'est cette définition que le *Dictionnaire numérique* en ligne donne du *syncrétisme religieux*².

D'entrée de jeu, la valse de religions que connaît le continent africain depuis la période coloniale n'a fait qu'accentuer non une appartenance des Africains à une seule religion

² Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales.

mais à une sorte d'« *entre-deux* » religieux, il convient de rappeler avec René Tabard qu' :

« un Africain qui se faisait baptiser, c'était un catholique de plus. Aujourd'hui, sans mettre en doute cette logique incontestable, on doit dire que si tout baptême d'un Africain constitue effectivement une augmentation du nombre de catholiques, ce rite ne signifie pas qu'il y a un Africain de moins ! Autrement dit, le baptême d'un adulte ne fait pas disparaître dans l'eau bénite toute la culture qui le constitue dans son être d'Homme et d'Africain. Cette manière d'appréhender le rite d'entrée dans l'Église conduit à parler d'une double identité ou d'une double appartenance : un africain baptisé appartient à la religion catholique tout en restant bien souvent profondément marqué, dans son identité, par sa culture africaine, voire par sa religion traditionnelle » (Tabard, 2010, p. 191-205).

Il est question d'observer dans une même visée cette procédure : « *Découvrir des éléments qui [...] sont communs [à la religion africaine et à la religion chrétienne], d'instaurer un dialogue afin d'aboutir à une compréhension, à une intelligibilité plus profonde et plus large des choses* » (Luka Lusala Nkuka, 2010, p. 121), – en s'appliquant non dans la société, l'histoire ou sur l'homme comme le ferait le théologien ou l'anthropologue sinon sur le texte littéraire pour demeurer dans les couloirs de la critique littéraire.

Les chrétiens de Song Mboua ont une particularité ; il y a un savant mélange entre le christianisme et les croyances et pratiques culturelles locales. Il s'en suit donc un syncrétisme religieux. L'un a besoin de l'autre dans une complémentarité qui leur permettra de sortir chacune grandie de l'expérience du mélange, c'est du moins l'avis du narrateur de LCC exposé de la sorte :

« La croix a besoin du totem, Père. Guéris-moi de ma chute et accorde moi d'avoir le serpent pour totem » (LCC : p. 52).

Le point culminant de cette fusion des religions est la décision de construire la chapelle sur une montagne pleine de totems, plein de vestiges de la tradition religieuse des villageois de Song Mboua, l'édification sera donc collégiale mêlant chrétiens et sorciers du village. Il s'agit de la montagne dite *Hikôamadje*, laquelle est choisie pour abriter l'église que va construire Sakio. Il va se faire aider des devins de la zone pour mieux élever la chapelle en question. Le narrateur nous le dit dans ces extraits :

« — et qu'on appelle ici Hikôamadje. C'est le site que Dieu a choisi. C'est là que nous élèverons sa chapelle » (LCC : p. 38).
« Cette colline est la résidence même de nos mânes, la cité de nos totems » (LCC : id.).

La symbiose, l'entente cordiale interreligieuse est de ce point de vue la marque de cette nouvelle paroisse qui voit le jour au village Song Mboua.

Dans la veine du syncrétisme, plusieurs personnages de *LPCB* se mettent dans une sorte d'entre deux religieux comme l'homme retrouvé en tenailles entre un arbre et le sol :

« Il avait reçu le baptême autrefois, mais par la suite, il avait vécu une situation irrégulière. Le RPS lui a fait jurer de renoncer à ses irrégularités matrimoniales. L'homme a aussi promis que n'importe comment ses économies seraient utilisées à acquérir ses arriérés du denier de culte » (LPCB : p. 120).

C'est cette irrégularité matrimoniale qui le maintient dans le giron de la religiosité et des pratiques autochtones où la polygamie n'est pas un problème de foi. Mais de façon circonstancielle sa chrétienté a raison de lui quand il se retrouve coincé dans l'arbre. Il est donc l'exemple typique de l'entre deux religieux et culturel.

Conclusion

L'analyse nous aura permis de constater qu'à propos du problème de la nature du lexique traitant du motif chrétien dans le corpus d'étude ; *LPCB* de Mongo Beti et *LCC* de Charly Gabriel Mbock, le rapport de l'Africain vis-à-vis du christianisme débouche sur un clivage. L'étude s'est faite au moyen de l'imagologie de Daniel Henri Pageaux. Les uns nourrissent une haine viscérale contre le dieu étranger, laquelle se mue par moment à la confrontation physique vers une affirmation de soi religieux ; par ailleurs, une frange tout aussi importante voue un culte aveugle à la religion étrangère en établissant des passerelles d'entente et en ayant une sympathie débordante pour elle. L'usage du français en Afrique, assez pur pour le cas d'espèce, se révèle être lié aux autres éléments qui ont consacré l'assimilation plus ou moins réussie des Africains : parler de Dieu en français est une occasion pour les francophones d'exprimer la diversité culturelle, surtout religieuse (culturelle et rituelle) dont est tributaire leur environnement imaginaire en plein délire de mondialisation.

Références bibliographiques

1. BECK, Philippe, « Imagologie, psychologie sociale et psychologie cognitive. Pour une recherche concertée », in Hubert ROLAND & Stéphanie VANASTEN (dir.), *Les nouvelles voies du comparatisme*, CLW 2 • Cahier Voor Literatuurwetenschap, Ginkgo Academia Press, 2010, p.57.
2. CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES.
3. ELA, Jean-Marc, 1980, *Le cri de l'homme africain. Questions aux chrétiens et aux Églises d'Afrique*, Paris, L'Harmattan.
4. GENETTE, Gérard, 1987, *Seuils*, Edition Seuil, Paris.
— 1982, *Palimpsestes*, Paris, Éditions du Seuil.
5. LUKA LUSALA NKUKA, S. J., 2010, *Jésus-Christ et la religion africaine. Réflexion christologique à partir de l'analyse des mythes d'Osiris, de Gueno, d'Obatala, de Kiranga et de Nzala Mpanda*, (Documenta Missionalia 36), Roma, Gregorian and Biblical Press.
6. MBOCK, Charly Gabriel, 1981, *La Croix du cœur*, Yaoundé, CLE.
7. MONGO Béti, 1956, *Le Pauvre Christ de Bomba*, Paris, Présence Africaine.
8. OWONO-KOUMA, Auguste, 2010, *Mongo Beti romancier et l'église catholique romaine*, Paris, L'Harmattan.
9. PAGEAUX, Daniel Henri 1995, « Recherche sur l'imagologie : de l'Histoire culturelle à la Poétique », *Revista de Filología Francesa*, 8. Servicio de Publicaciones. Univ. Complutense, Madrid, pp. 135-159.
— 1984, *Images et mythes d'Haïti*, Paris, L'Harmattan, coll. « Récifs ».
— 1981, « Une perspective d'étude en littérature comparée : l'imagerie culturelle », *Synthesis*, Bucarest, VIII.
10. TABARD, René, 2010, « Religions et cultures traditionnelles Africaines. Un défi à la formation théologique », *Revue des sciences religieuses* 84 n° 2, pp. 191-205.
11. TCHONANG, Gabriel, 2010, « Brève histoire de la théologie africaine », *Revue des sciences religieuses*. 84/2 Théologies africaines, p. 175-190.

Annexes

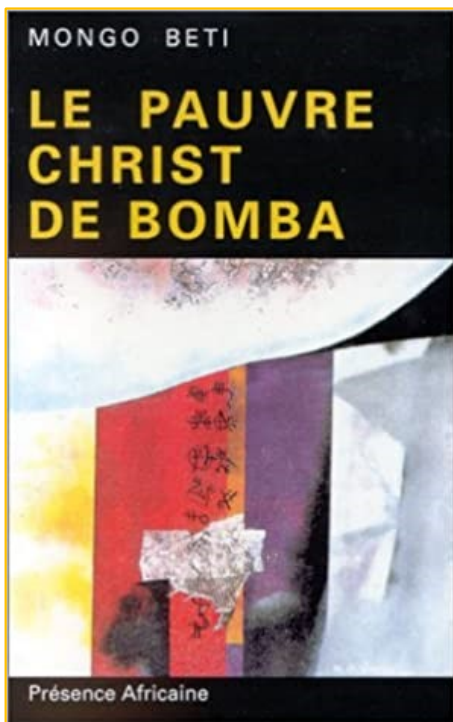


Illustration 1 : Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, *Présence Africaine*, Laffont, Paris, 1956.
https://cene.lacnelitteraire.com/wp-content/uploads/2019/02/LaCeneLitteraire_Brochure_Mongo_Beti.pdf

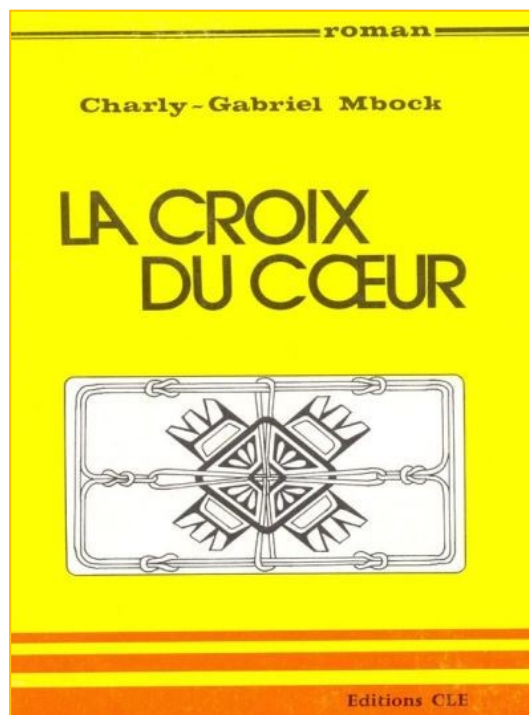


Illustration 2 : Charly-Gabriel Mbock, *La Croix du cœur*, *Éditions CLE*, 1982.
<https://www.fnac.com/livre-numerique/a9314907/Charly-Gabriel-Mbock-La-croix-du-coeur>

Pour citer cet article

Gaëtan GUETCHUECHI, « De la variation lexicale vers l'imagologie du christianisme chez les personnages africains. Cas de *Le Pauvre Christ de Bomba* de Mongo Beti et *La Croix du cœur* de Charly Gabriel Mbock », *Paradigmes*, vol. IV, n° 01, 2021, p. 191-202.